

Essence

Pour la première fois depuis très longtemps, le soleil a brillé en cette journée du début du mois de février. La lumière, à plus de dix-sept heures, est encore exceptionnellement vive. Les jours allongent à vue d'œil et le petit frisson de plaisir qui parcourt le dos fatigué d'Alex dépose un sourire sur son visage rubicond.

- Je vous fais le plein ma p'tite demoiselle ?

- Non, seulement dix euros s'il vous plaît.

La jeune femme, toute de noir vêtue, lance un regard gêné avant de tirer la portière - illusoire protection d'un espace privé - sur elle. Une de plus, se dit Alex en décrochant le tuyau, qui doit compter avec la crise économique chaque matin plus réelle. Il secoue avec attention les dernières gouttes du précieux pétrole avant d'attraper le billet sagement plié.

- Vous bilez pas va, y'a pas de honte, vous savez !

Cette fois les yeux, soulignés de noir eux aussi, brillent de reconnaissance. La petite Clio démarre dans un bruit de connivence.

Oui, la lumière est vraiment magnifique ce soir ; l'air sent le printemps malgré la fraîcheur du vent d'autan.

La sonnerie du téléphone portable retentit en même temps que le cliquetis du carillon accroché au dessus de la porte d'entrée de la boutique. C'est Mamili, comme presque tous les

jours à cette heure d'avant la tombée de la nuit. Mamili et ses angoisses de petite fille malgré les ans et les cheveux blancs. Mamili, sa mère qui a grandi sous les bombes, alors forcément ça a laissé des traces. Alex redit les mots cent fois répétés, les « t'inquiète pas » inutiles et les « je passerai dès que j'aurai un moment » guère plus efficaces parce que le temps, c'est ce dont il manque le plus, Alex, entre les mômes, la station et tout ce qu'il doit assumer seul depuis que Katia est partie. Ça va faire un an mais il ne réalise toujours pas. Chaque fois qu'il glisse les clefs dans la serrure, il s'attend à la voir accourir. Il sent l'odeur de ses cheveux quand elle se glissait contre lui, des cheveux à la vanille et des yeux au bleuet juste en dessous. Cela fera un an dans trois semaines, se dit-il, égrenant les jours comme les grains d'un chapelet fétichiste.

Encore deux bonnes heures avant de pouvoir fermer. Il a le temps, les clients ne se précipitent pas à la pompe en ce moment. Il craint que les choses ne s'arrangent pas de sitôt avec la bande de guignols censée s'occuper de remettre le pays à flots.

- Bonsoir, je vous en mets combien ?

- J'y crois pas, ça existe encore les pompistes ?

Le jean en bas du caleçon et les baskets pas attachées qui surgissent d'une 104 rouillée jusqu'aux bas de caisse confirment le niveau de langage.

- Ben oui, tant que je vivrai, il en restera au moins un. Alors dix euros, c'est ça hein ?

- Ça alors, comment vous avez d'viné ?

- Le métier petit, le métier.

Alex se dit qu'à coups de billets roses, il risque lui aussi d'avoir bientôt de sérieux problèmes de trésorerie. Cette pensée lui arrache une grimace tandis qu'il rentre à la chaleur. Du coup, il

va baisser le convecteur électrique et enfile sa veste de jogging, délavée et sans forme.

Katia avait bien essayé, au début, de le dissuader de mettre toutes leurs économies dans cette station essence d'un autre âge. Mais il n'en pouvait plus de bosser chez les autres, de l'intérim à perpétuité et du manque de perspectives que le marché du travail offre aux employés non qualifiés; alors l'excellent emplacement de ce fonds de commerce boulevard de Suisse lui était apparu plus que prometteur.

«Tu t'rends compte qu'il n'y aura bientôt plus de carburant en ville ma poulette! Qui c'est qui va les concurrencer ces salopards de la grande distribution si c'est pas ton Alex? Et puis vraiment le prix, reconnais, c'est une affaire?»

Katia avait lâché en souriant d'un air las. Cela faisait un certain temps qu'elle avait des coups de barre inopinés; ce soir-là, elle s'était contentée de lui caresser les cheveux, en signe de reddition avant d'aller se faire couler un bain.

Alors Alex avait acheté le fonds. Il s'était investi à deux cents pour cent et quelques mois plus tard, grâce à sa gentillesse et à ses horaires impossibles, la clientèle avait doublé; l'argent coulait à flots, presque directement de la pompe. Mais plus il travaillait, plus Katia s'étiolait, les jumeaux n'y étaient pour rien - elle le disait elle-même - c'étaient des anges. Le jour où il lui proposa de l'emmener en week-end à Barcelone avec le bénéfice de la semaine et qu'elle déclina sous prétexte de fatigue, il exigea qu'elle aille consulter un médecin.

C'était un soir du mois de mai, trois jours avant son anniversaire. Elle allait avoir trente-deux ans et ne fêta jamais le suivant. Parfois, dans les moments trop durs, Alex se dit que cette

splendide personne a été son Jésus à lui, rien qu'à lui. Ça vaut ce que ça vaut mais ça desserre un peu l'étau, alors...

Il jette un coup d'œil à sa montre, s'aperçoit que l'heure de courir chercher les enfants est presque arrivée. Le temps de compter la caisse, de brancher l'alarme, pour le réapprovisionnement des rayons demain sera un autre jour. Ce soir, il ne sera pas en retard et se réjouit à l'idée des pizzas qu'il va avoir le temps de passer acheter en sortant de chez Dieter et Carmen avec Camille, Ilan et Sacha accrochés à ses jambes et à son pull.

Ce soir, ce sera la fête à la maison, se promet-il en baissant le rideau de fer.

Magasin des Mots

Marthe remonte le rideau de fer de la librairie en cherchant son souffle. Elle se dit que le temps est venu de faire installer un système électrique car son vieux corps renâcle ; elle sait que rien n'ira désormais en s'arrangeant.

La boutique est glaciale ce matin malgré le soleil d'hier et la lumière printanière qui a inondé la ville rose. Elle trotte vers le convecteur électrique, celui qu'elle ne sollicite qu'en cas d'urgence pour aider la chaudière, poussive en fin d'hiver.

« À peu près aussi efficace que toi », se dit-elle sans ménagement en cette matinée de mauvaise humeur qui commence.

Ouverture de son livre de comptes à la page de février : trois ventes pour un total de 77,50 euros. Et c'est déjà le cinquième jour du mois. Peut-être qu'en réalité, le temps est plutôt venu de vendre et de songer à prendre quelque repos ? Elle vient de ne pas fêter ses soixante-neuf ans ; malgré les années au foyer, il devrait être possible de toucher de quoi vivre chichement. Ce qui la chagrine le plus lorsqu'elle envisage cette hypothèse, c'est d'imaginer un quotidien dont Le Magasin des Mots serait absent. Elle se souvient avec la nostalgie des vieilles dames de l'homme qui fut à l'origine du choix du nom de la librairie. C'était un italien et il savait parler !

Albert passait les trois quarts de ses nuits en déplacement ou

sur le sofa de son bureau, alors... Alors le corps de Marthe, dans le plein épanouissement de sa quarantaine avait tout à coup eu très faim. Et l'ange au nom d'Angelo était passé par là! Il avait les mains rugueuses et les cuisses musclées. Il ressemblait au père de Cavanna dans *Les ritals*; il disait qu'il ne savait pas comment expliquer sa félicité et pétrissait son corps en gloussant de plaisir, grognant des sons mêlés de français des chantiers et de dialecte bergamasque. Un jour, très sérieusement, tandis que tous deux se rhabillaient à l'issue d'une étreinte passionnée, il affirma qu'il faudrait inventer des magasins de mots. Marthe lorgnait depuis quelques semaines une boutique désaffectée rue de Toul; elle sut que sa librairie en devenir venait de trouver son nom.

Plus de vingt-cinq ans qu'elle y travaille, respire, conseille et lit. Elle connaît chaque recoin, la patine des murs et celle du bois des meubles, l'odeur particulière que dégagent les livres les jours de pluie. Elle peut, les yeux fermés, juste en passant le doigt sur la tranche d'un ouvrage réciter le format, la maison d'édition, la texture du papier; sans les rouvrir et en se guidant avec le nez, elle est capable d'emmener le visiteur émerveillé vers l'incunable à la couverture de soie ou le dernier Goncourt aux senteurs de plastique.

Alors imaginer que l'un des jours prochains pourrait se décliner, du lever au coucher du soleil, sans le Magasin des Mots, se napper d'une couche d'irréalité.

Malgré l'heure matinale, le carillon de la porte égrène ses cinq notes vigoureusement. Un jeune homme, le jean en bas du caleçon et les baskets pas attachées traîne vers elle un sourire enjôleur.

- Voilà, euh, je suis étudiant en lettres et j'ai besoin d'un bouquin pour cette semaine.

- Oui bien sûr, de quel titre s'agit-il?

- Des *Enfants du bon dieu* d'Antoine Blondin.

- Je crois me souvenir qu'il m'en reste deux exemplaires, je vais vous en chercher un tout de suite.

Tandis qu'elle se dirige d'un pas enthousiaste vers l'étagère de la littérature du XX^e siècle, une voix - moins sûre d'elle - murmure dans son dos.

- C'est que... il me le faudrait aujourd'hui... mais je ne pourrai pas vous le payer avant... avant le mois prochain ?

La dernière partie de la phrase vibre d'un espoir incertain.

Arrêtée dans son élan, Marthe se tourne vers ce client insolite. Sans hésiter, il plante un regard franc dans les yeux délavés de la vieille dame.

- Je sais c'est un peu gonflé mais mon coloc a été renvoyé dans son pays la semaine dernière et, tout seul ce mois-ci pour le loyer, ça craint vraiment...

Décontenancée par l'argument, elle reste plantée là, les mains sur les hanches, en attente sans doute d'une inspiration, fut-elle divine pour l'indécrottable athée qu'elle a toujours été ! Puis se ressaisissant, enchaîne d'un air faussement jovial :

- Alors si c'est la faute du gouvernement, je vous accorde votre délai mais vous, jeune homme, faites-moi le plaisir de cesser de tronquer les mots de la sorte. Ils ne vous ont rien fait, que je sache !

- Putain, merci madame, vraiment merci !

Le sourire sur son visage encore marqué par l'acné est celui d'un enfant. Et, comme un enfant, il ravale son gros mot de la main devant son regard courroucé.

Le temps d'aller et de revenir avec le livre, précieusement serré

contre elle, puis de le déposer dans les mains du garçon et de noter son nom sur le cahier des ventes. Déjà la porte se referme; Marthe de se demander si elle le reverra un jour? Aucune importance, de toute façon, vu l'état des finances de la boutique, elle n'en est plus à dix euros près et puis ça lui a vraiment fait plaisir de dépanner quelqu'un. Elle se sent de moins mauvais poil, presque légère.

Profitant de ce regain d'énergie, Marthe décide de dépoussiérer l'étagère des livres pour enfants et s'empare du plumeau aux couleurs criardes. Mais tandis qu'elle lève le bras en visant le coin difficile à atteindre, tout se met à tourner; elle se sent attirée vers l'arrière. Juste avant de perdre conscience, la voix du garçon de tout à l'heure résonne, celle qui parlait du mois prochain. Sa tête heurte le bord du comptoir en bois poli par les ans et une large trace bleutée s'étale sur son front tandis qu'elle tombe.

Vingt et un

Zoé efface la large trace bleutée que la pluie de tout à l'heure a fait dégouliner de son œil maquillé.

«Marre, y'en a vraiment marre de cette flotte!»

Toulouse, traditionnellement, c'est du soleil beaucoup, un peu de vent, un peu de pluie puis du soleil beaucoup. La plupart du temps, ça marche. Mais l'intégrale deux mille neuf et le début deux mille dix battent tous les records de précipitations. Et à propos de précipitation, il est presque vingt heures, ils vont tous débarquer alors qu'elle n'a encore rien installé; elle n'a pas eu non plus le temps de se changer à l'issue de ses heures de ménage.

Vite fourrer sous le lit le jean trempé, accrocher à la poignée de la porte le soutien-gorge spécial sport, enfiler la petite robe infroissable et sauter dans un caleçon sans pieds. Ouf, un coup d'œil circulaire? Le studio ressemble à un champ de bataille, elle ne peut s'empêcher de sourire en repensant aux raisons de ce cataclysme...

Vite fourrer sous le lit les fringues qui traînent, accrocher à la poignée de la porte le tire-bouchon spécial fêtes, enfiler un tablier sur la petite robe infroissable et ne pas sauter des deux pieds dans le même sabot comme dirait sa foldingue de

tante dont le passe-temps favori est de transmettre la tradition familiale en la travestissant.

L'avantage indéniable de vivre dans vingt et un mètres carrés, c'est que c'est vite rangé même en cas de cataclysme...

Lorsque le carillon égrène ses sept notes, elle rejoint la porte en un saut écart de belle envergure.

- Entrez, entrez, vous êtes les premiers.

- One more n'est-il pas Amor? lance Victoria en glissant un œil mi-diva mi-complice vers le bellâtre latino qui lui sert de moitié depuis environ trois semaines et deux jours.

- Je vous en prie, installez-vous, j'arrive dans un instant.

Juste faire place nette sur l'évier-plan de travail-égouttoir. Essuyer les verres, remplir le plateau et lancer la musique.

Puis Olga toujours dépressive, c'est chronique semble-t-il... Vincent et Lucas toujours amoureux, c'est karmique semble-t-il... Élodie et Romuald qui semblent avoir quelque chose à régler, c'est cyclique semble-t-il... Et Flore, la nouvelle amie, un peu trop ronde, un peu trop timide, un peu trop souriante, ce sera quoi pour elle?

Une petite heure après, l'atmosphère commence à devenir agréable. L'alcool et les fumigènes circulent, la soul occupe l'espace, les corps parlent, dansent ou s'alanguissent en attendant la suite.

Seule Zoé reste lucide et en alerte. Cataclysme a dit ce matin qu'il passerait peut-être...

Parler ici de l'attente des femmes... de cet espace sans respiration tout tendu vers... de cette fossilisation lorsque le masculin se

fait désirer... par calcul, indifférence, oubli ou encore perception différente du temps physique. Attente d'un cataclysme qui, jean en bas du caleçon et baskets pas attachées, a chamboulé tête, sexe et cœur en une nuit. Dire qu'il vient de Bretagne et qu'il a fait des crêpes inoubliables.

- Tu es venu ?
- On dirait, non ?
- Viens, je te présente
- Attends!

Et puis des bras qui se referment, des lèvres qui cherchent, et qui trouvent, un désir qui en Zoé se fait chaleur puis mouillé.

Et puis, le bruit, les autres, les sourires déjà complices. Cette espèce de magie intemporelle qui se faufile l'air de rien au milieu des airs timides de Flore, du truc à régler d'Élodie et de Romuald, de l'amour visible entre Vincent et Lucas, des airs dépressifs d'Olga et de la commedia dell'arte de Victoria et de son bellâtre latino.

Sorte de magie de la présence de l'autre qui pare le tout des couleurs du bonheur.

Zoé rayonne de ses vingt et un ans. De sa capacité à accueillir dans un espace informel tous ces fragments de vie, chercheurs de sens et, pour beaucoup, se trompant encore. Espaces mêlés dans lesquels la tolérance reste de mise, nul besoin de se ressembler pour avoir du plaisir à avancer ensemble. Juste du bon reggae, un soupçon de gingembre et cette gaieté insouciante des teufs. Même Zalée, l'unique plante verte du studio s'est redressée dans son pot de terre cuite.

Canapé abricot

La plante, dans son pot, s'est recroquevillée; Alex lui jette un regard coupable tandis qu'il se dirige vers la table pour déposer les pizzas, vers le fauteuil pour déposer Ilan, vers le bas de l'escalier pour déposer sac et blouson - en vrac - sur un morceau de sol vierge.

Ne pas se laisser décourager, surtout par cette vieille fleur! Ce soir, il a décidé que ce serait la fête, il crie à Camille de mettre la table et aux jumeaux d'enfiler leur pyjama. Pas de bain, trop tard et à chaque jour suffit sa part...

- Papa, pourquoi tu ne rigoles plus jamais avec moi?

Les yeux de la petite, présente, ressemblent à s'y méprendre à ceux de la grande, partie, et Alex doit faire un véritable effort de dédoublement avant de répondre :

- Pardon, elle me manque tellement Camille chérie.

- À moi aussi...

- Je sais, pardon ma puce...

Le câlin improvisé contient toute leur peine ajoutée et l'espace des deux corps n'est pas assez grand. Déjà les torrents liquides se fauflent pour l'agrandir mais Sacha, d'un tonitruant « papa, j'ai faim » referme la brèche. Né le premier et donc, aux dires de la science contemporaine, le cadet des jumeaux, ses centimètres en plus, sa voix plus grave, son impatience toujours plus vive en

font un aîné de fait. Ilan est doux et frêle, roseau qui plie sans rompre. À trois ans et demi, ils ont découvert la maternelle à la dernière rentrée scolaire. Alex prie chaque jour pour que l'état français, devenu fou, ne supprime pas cet espace bienveillant et grandissant où deux petits garçons peuvent oublier, à longueur de journées, que leur mère est morte l'été dernier.

- À table mais on montre les mains d'abord!

Il en faut peu pour que trois enfants de moins de six ans, en mal de légèreté, organisent une bataille de jets d'eau dans une salle de bain; et encore moins pour que leur nounours de père malheureux les rejoigne.

Les pizzas de noircir dans le four!

Il est beaucoup plus tard que d'habitude lorsqu'Alex s'écroule enfin sur le canapé abricot sale et délavé. Chaque soir, il pousse le même soupir après avoir refermé les portes des chambres; une sorte de long souffle aux mille significations: fatigue, devoir accompli, chagrin...

Il roule sa cigarette-récompense de la journée, aspire la première taffe avec la conscience très forte que son plaisir sensuel se résume désormais à cela: un petit rouleau de tabac, entre neuf et dix heures le soir, qui lui calme la gorge et brûle ses poumons... Et ce, depuis bientôt un an. Pas l'ombre d'une femme, même passagère ou fantomatique, pas l'ombre de quelque chose qui y ressemble tant le désespoir absolu est apte à ériger des murailles.

Alex n'y arrive pas en tant qu'homme. En tant que père, il est plutôt exemplaire et recueille tous les suffrages extérieurs. Mais au plan viril, ça s'est cassé en lui. Plus le moindre désir, plus la moindre érection, plus le moindre espoir que cela puisse exister à nouveau.

Katia, pendant sept ans, a été son soleil. Pas celui qui se contente de réchauffer ou de brunir la peau, non celui qui se lève chaque matin et donne un sens à la vie. Lui, avant Katia, était plutôt coutumier de la nuit, des caves, de tout ce qui s'y trafique, de l'ombre dans laquelle on avance avec prudence et en regardant derrière soi. Parfois il se dit que le premier des miracles a été qu'ils se rencontrent; le second qu'elle se mette à l'aimer; le troisième qu'il devienne beau et le dernier que Camille, Ilan et Sacha naissent de leurs étreintes sans fin. Mais quand elle a succombé à ce crabe qui lui rongeaient le ventre, Alex a compris que la série bonheur and co était terminée. Qu'il fallait à nouveau se battre pour créer chaque matin la lumière d'un soleil mort.

Il attrape sur la table basse le dernier livre prêté par Dieter. En plus d'accueillir les enfants jusqu'à l'heure de fermeture de la station, ce couple-ami magnifique s'est mis en tête de le sortir de son enfer et de lui ouvrir un nouvel espace. Celui de la lecture et des mondes qu'elle esquisse, page après page, inconnus pour lui. Les livres se succèdent, les discussions parfois. Lorsque cela devient trop difficile, c'est Carmen qui prend le relais. Elle a davantage de patience et parle un français plus nuancé malgré sa naissance canarienne.

Graph Durkheim, voyons...

Après trois lignes, les yeux d'Alex se ferment. Il a eu le temps de lire que « dépasser la souffrance implique de descendre en soi ». Et pour l'heure, il descend Alex, dans le puits sans fond de ses nuits sans Katia, même pas déshabillé, sur un vieux canapé abricot, défoncé.

Voyage

Marthe remonte d'un gouffre, entourée d'un jour orange vif qui lui blesse les yeux avant même qu'elle ne les ouvre. Puis le blanc des murs lui fait comprendre où elle se trouve. Enfin, le souvenir de l'étagère et du plumeau aux couleurs criardes juste avant le vertige.

Sonner l'infirmière, plantureuse africaine mise en valeur par le blanc de la blouse. Elle s'appelle Hélène « mais tout le monde dit Ébène » sourit-elle en se présentant.

- Et moi, vous le savez sans doute, c'est Marthe. Ça fait combien de temps que je suis ici ?

- Un peu plus d'une semaine, vous étiez inconsciente, je vais demander au docteur de passer vous voir. Avez-vous faim ?

Marthe n'a pas faim ; elle a besoin de temps pour intégrer cette nouvelle donne. Et la librairie, quelqu'un l'a-t-il fermée, a-t-il mis un écriteau dans la vitrine et pour dire quoi ?

Féru de psychanalyse depuis ses études de philosophie, elle cherche une association entre cette perte de conscience et ce qui l'animait juste avant. Ah oui, voilà, ce constat que, peut-être, le temps de fermer la Magasin des Mots était venu ; en quelque sorte se fermer elle...

- Docteur Schneider, pour vous servir belle dame. Comment vous sentez-vous ?

- Plutôt bien si j'en juge la durée de mon absence. Que m'est-il arrivé ?

- Cliniquement rien ; pendant votre coma je vous ai fait passer toutes sortes d'examens qui n'ont absolument rien révélé. Pas d'anévrisme, aucune trace d'infarctus... le grand mystère pour le scientifique que je suis. Peut-être avez-vous juste pris quelque vacance ?

Marthe sourit ; cet homme est son complice, il intègre la formidable puissance de l'inconscient dans sa pratique de la médecine et c'est suffisamment rare en Occident pour être souligné.

Si donc, à son retour rue de Toul, la terre n'a pas explosé, cela veut sans doute dire que le moment est réellement venu de prendre une retraite. Retraite à inventer. Avec ce qui lui reste. Elle passe une main peureuse sur son squelette saillant. Apparemment pas de casse, le miroir réclamé lui confirme l'endroit de sa mauvaise rencontre : un bleu de la largeur d'une main tatoue sa tempe, hésitant entre vert et jaune.

- Quand pourrai-je sortir ?

- Je vous garde encore quelques jours en observation même si je sais que cela ne changera rien au fait que vous êtes en pleine forme. Disons que je vous offre la pension complète en restaurant bas de gamme jusqu'à la fin de la semaine. Ça vous va ?

Bien sûr que ça lui va, elle sait qu'il ne peut pas faire autrement ; et puis, elle aura ainsi le temps de réfléchir aux aspects pratiques de ces grandes vacances. Finir de régler les encours, chercher un éventuel repreneur, organiser une soirée lecture d'adieu de préférence avec un auteur local et méconnu et... Et trouver un système de vie qui lui permette de traverser ces années restantes sans s'agrir, se morfondre ou abandonner.

Dans sa vie, il y a eu une multitude de périodes importantes, de passions, de sujets d'étude, de livres. Peut-être le moment est-il venu d'écrire tout cela ? Si elle n'a jamais prisé le genre autobiographique, c'est sans doute parce qu'elle est d'une époque où parler de soi était mal vu, considéré comme un égoïsme incompatible avec les nécessités altruistes d'une reconstruction.

Les mémoires d'une vieille dame née pendant la deuxième guerre mondiale, on frôle la caricature, mais pourquoi pas ? Témoigner d'une époque, d'un contexte, d'une vie féministe et du rejet de la maternité naturelle, asservissement premier des Ève de tous les temps. Aider à la normalisation de la différence. Ou peut-être pas, dans tous les cas, affaire à suivre dès la semaine prochaine, à sa sortie de cet univers blanc.

- C'est d'accord, je partirai donc vendredi.

- Je signe votre bon de sortie jeudi soir.

- Merci docteur.

Et décider sous quel tropique, n'est-ce pas monsieur Miller, ce travail aura lieu. Toulouse est familière à souhait, génératrice d'habitudes rassurantes, d'un réseau qui, bien que clairsemé, est toujours vivant. Mais avec la vente de l'appartement et du fonds, une coquette somme pourrait permettre à Marthe d'aller voir ailleurs si elle y est encore.

Au Chili par exemple : ce long pays très maigre, traversant l'Amérique Latine du nord au sud exerce sur elle une fascination inexplicable depuis quelques années. Écrire sa vie devant une plage, à l'instar de Pablo Neruda, cela pourrait permettre une distance culturelle et géographique suffisante. Émotionnelle, la distance. Sur ce continent où se sont réfugiés les bourreaux nazis responsables de l'horreur juive en Europe, peut-être Marthe aura-t-elle la proximité nécessaire pour raconter, aux

enfants et aux petits-enfants qu'elle n'a pas voulu faire naître la douleur de sa place d'orpheline à l'âge de quatre ans de parents nés du mauvais côté des choses de l'époque ?

Affaire à suivre, la semaine prochaine, à sa sortie de cet univers blanc.

Parenthèse

Le bonheur, amoureux, c'est comme un autre univers, un univers blanc qui tout à coup trouverait sa légitimité. Pas de coup de fil à donner ce matin pour s'excuser de son absence, juste se retourner une ultime fois contre le corps de l'autre, et s'endormir enfin.

Zoé n'ira pas travailler lorsque l'objet de tout ce chamboulement passera la porte du studio sans promettre d'y revenir.

Elle doit intégrer cette nouvelle donne. Jusqu'alors elle n'a jamais éprouvé ce sentiment. Et même si la société dans laquelle elle vit banalise à outrance cet état si particulier, en fait une sorte de normalité normale normée, pour Zoé cet espace qui s'ouvre est comme une retraite. Oui, c'est cela, elle va se retirer quelques jours de sa vie, de son boulot d'esclave, de son cercle d'amis et offrir tout ce temps à la compréhension.

Profiter du yoga - seule activité exclusivement pour elle-même - pour comprendre aussi dans son corps, dans son souffle.

Observer un changement de paradigme.

Elle est née en 1988, dans une époque où déjà, le spectre du « moins » se profilait. Ce n'était pas encore clairement énoncé puisque la génération de ses parents vivait dans l'illusion que tout cet espace donné à la parole de leurs enfants allait améliorer le monde.

N'est-ce pas grâce à ce foutas de théories idéalistico-utopistes

qu'elle avait pu, cette génération-là, se laver les mains des catastrophes écologiques, du réchauffement climatique, de la montée du chômage et du consumérisme élevé à l'état de religion ?

En tout cas, cela avait aidé Zoé à ne plus prendre des vessies pour des lanternes. À abandonner ses études en classe de première à la suite d'une altercation avec un professeur de français, incapable de percevoir le talent de sa révolte littéraire. À partir quelques mois sur la route, en camion avec un copain plus âgé qu'elle et vaguement artiste de cirque. À ne pas coucher avec lui. À revenir un beau matin, riche de tout ce qu'elle a vu, entendu, perçu dans une Europe de l'Est en recherche d'identité. À embrasser ses parents, à l'Est eux aussi, mais de la France ; à leur dire qu'elle les aime. À déclarer qu'elle va chercher du boulot, prendre un studio et faire ce que son époque lui propose, tranquillement.

À cause ou grâce à Tantine, elle a choisi le Sud-Ouest de la France, la ville rose de Nougaro, Toulouse et sa Garonne.

Et ce que son époque lui propose ce matin, c'est d'être amoureuse et de n'y rien comprendre. Il lui semble intéressant d'y consacrer un certain temps afin de constater si cela modifie des choses dans sa nature profonde ou pas ?

Elle s'assied en tailleur au centre du tipi. Elle écoute.

Puis, au bout d'un temps difficile à définir, son portable qui sonne. Ne pas répondre, prendre le risque de rater quelques mots du garçon qui occupe tout l'espace ; ou se précipiter sur le petit rectangle sonore et balbutier des phrases sans queue ni tête et prendre le second risque, celui de passer pour l'idiote qu'elle n'est pas ?

Sa tête ne décide plus rien. C'est son corps assis en tailleur qui signifie son refus de se déplier et de se brusquer, tout occupé qu'il est à expérimenter l'immobilité.

Elle entend la fin de la petite musique, le silence, puis les deux bips qui annoncent qu'un message a été déposé. Elle aussi se dépose - en l'absence d'un correspondant à l'intérieur d'elle-même - qui pourrait l'informer de ce qui lui arrive.

Les minutes puis les heures passent. Tandis que le soleil descend dans la pièce, la faim se fait sentir. Cela fait très longtemps qu'elle n'a pas pris un repas. Hier soir, elle s'est nourrie d'alcool et d'amitiés et avant elle avait travaillé. Lever un peu mécanique, raideur dans le squelette et le système musculaire, quelques étirements. Puis le frigidaire presque vide: un bout de fromage desséché, une carotte et un radis noir qui n'ont pas fière allure, un œuf beaucoup trop vieux qui prend direct le chemin de la poubelle. Le creux est trop grand dedans, il faut sortir. Zoé enfle un gilet long, silhouette passe-partout et descend à l'épicerie arabe en bas de son immeuble. Comme à son habitude, et de jour comme de nuit, Messaoud est là avec son sourire à croquer la lune, son accent à dérider les plus de cinquante ans. Un ton chantant, décalé qu'elle adore parce qu'il signifie un ailleurs, en plein cœur du quartier Victor Hugo.

- Et pir ojurdui, keskituveu Zoé?

- J'ai faim, très faim; je voudrais une part de couscous et des gâteaux de Zohra, au moins trois!

- I vouala, sa fira troa euro.

- Non Messaoud, je ne suis pas d'accord, ça coûte au moins le double. Je te donne cinq d'accord?

- Dacor, ji ti ren un i on è kit!

Elle remonte à pas lents jusqu'à l'appartement, les doigts gourmands déjà plongés dans la semoule plus légère que le sable du Sahara. Elle revoit les yeux de Zohra, l'une des rares fois où elle les a aperçus dans l'arrière-cuisine, au fond de la petite boutique. Des yeux si profonds que Zoé avait bien failli franchir le mur entre le monde social et celui de l'intime. Heureusement, une petite voix, à l'intérieur, lui avait soufflé qu'il ne fallait pas et elle s'était contentée d'un sourire complice. Depuis, les gâteaux de Zohra ne coûtent rien pour elle et Messaoud le sait.

Il est des contrats entre femmes que même les sociétés les plus machistes respectent.

Espace neuf

« Il est de certains contrats que les sociétés les plus archaïques respectent » dit Durkheim dans *Le centre de l'être*. Ce qu'Alex découvre dans cet essai - grâce à la faible activité de la station en ces vacances de Pâques - le trouble. Comment dire ? Comme si cela ouvrait un espace en dépit de l'absence de Katia. Un espace non de justification, ni même de compréhension mais plutôt d'exploration. Quelque chose qui, jusqu'alors lui aurait échappé, un peu comme un monde invisible que seuls certains, plus sensibles, pourraient pénétrer. Comme si, derrière sa caisse enregistreuse quasi muette, il commençait à entrevoir une arrière-salle à cette apparence qu'il a jusqu'alors appelé la vie. Comme si, depuis les écrits de ce maître, il n'était plus seulement ce père solitaire et malheureux qu'il sert à ses enfants tous les jours ; comme si quelque chose d'autre en lui pouvait naître. C'est encore très mystérieux pour la personne pragmatique qu'il s'est toujours senti être.

- Bonjour monsieur. Ah tiens, vous lisez ce grand bonhomme !
- Vous le connaissez ?
- Je suis libraire alors...
- Ça alors ça doit être un chouette métier ! Sûrement mieux que de vendre de l'essence.
- Il faut de tout pour faire un monde. D'ailleurs en ce moment, vous m'êtes plus utile que l'inverse, non ?

Alex offre un sourire complice à cette petite mamie pleine d'esprit. C'est justement l'une des choses qu'il adore dans ses journées, ce moment toujours inattendu où un client moins pressé que les autres vient le surprendre par un bon mot, une complicité aussi naturelle qu'éphémère. Lorsqu'il s'agit de gens âgés, cela le touche encore davantage, sans doute en raison de la culpabilité qu'il nourrit à l'égard de Mamili. Il cherche une réplique amusante à offrir à sa cliente mais elle le devance en faisant claquer le fermoir d'un porte-monnaie en faux crocodile bleu turquoise.

- Combien vous dois-je ?

- Vingt-huit euros d'essence et deux de confiserie, ben ça fait trente tout pile!

- Bonne lecture et au plaisir, monsieur.

Alex regarde la vieille dame remonter dans une deux chevaux rutilante; elle n'a pas dû parcourir beaucoup de kilomètres en dehors de Midi-Pyrénées; jusqu'au pot d'échappement qui ronronne sans fumer... Voiture d'un âge certain dans une forme que beaucoup pourraient lui envier, personne d'un âge certain dans une forme relationnelle que beaucoup... Du coup, il se replonge dans le livre plébiscité!

Au client suivant, au moment où il glisse le chèque sur la pile, ses yeux tombent sur son nom: Marthe Léonville, ça aussi ça sonne d'un autre âge. Et lui évoque tout à coup une grande propriété, des haies cachant un parc d'arbres centenaires, une demeure en pierre avec un escalier central. Et puis derrière, en forme de haricot, une piscine en marbre blanc. Jamais mis le pied dans un endroit pareil; sans doute le souvenir d'un film ou d'une série télé quelconque. Étrangement, cette évocation

lui fait conscientiser la pauvreté de son univers visuel. Le gris de la station six jours d'affilée et le septième, un salon qui aurait bien besoin d'un coup de neuf, encombré en permanence de jouets parce que le dimanche, la joie des enfants, c'est sacré. Tout à coup, cette vie -entre deuil et attente d'un client incertain - lui semble atrocement stérile. Pas de projet, aucune vision de l'avenir, juste recommencer chaque jour cette routine rassurante sous prétexte de payer les traites. Le livre dit que le sens n'appartient qu'à ceux qui prennent le temps de le chercher. Alex ne se rappelle pas avoir eu du temps pour lui depuis un an.

Ce matin Ilan toussait; le déposer à l'école, c'était prétendre qu'il était capable d'y passer la journée sans contaminer ses petits copains. Katia savait, elle. Pas une fois, malgré les jumeaux nourrissons et la maladie qui la dévorait, elle n'avait envoyé Camille à la maternelle l'un de ces matins-là. Mais Alex a la station à faire tourner, moins d'expérience et surtout... surtout beaucoup trop de chagrin. C'est si difficile pour lui de distinguer dans le regard de l'un d'entre eux la flamme de la fièvre réelle de celle du manque. Alors tout est toujours à l'emporte-pièce, privilégiant un ressenti incertain et une nécessité quotidienne. Il va falloir qu'il arrive à exister en dehors de cette réalité de survie. Le livre parle du «vivre pour soi qui inonde les autres». C'est une trajectoire tellement loin des repères d'Alex que tout en en pressentant la justesse, il mesure son manque de moyens.

Le téléphone interrompt brutalement le flot de ses pensées; un coup d'œil sur sa montre, une certitude face à la grande aiguille en haut et la petite en bas.

- C'est moi...

- Oui, Mamili comment ça va ?
- Pas très fort, je n'ai pas mangé aujourd'hui.
- Il faut te forcer un peu, tu commences à ressembler à un fantôme et je n'ai pas les moyens de te mettre en maison de retraite grand luxe, tu le sais hein ?
- Oui mon grand mais je n'ai vraiment pas faim, ça ne passe pas.
- Je te comprends, moi non plus je vais pas très bien et je mange pas beaucoup... La disparition de Katia m'engloutit...
- Je la connais Katia ?
- Mais enfin Mamili, tu sais bien, elle est morte...
- Oh alors, ce n'est pas grave, c'est les vivants qui comptent, hein mon grand !

Alex raccroche, sonné. Vive la vieillesse et la maladie d'Alzheimer, bien sûr que ce sont les vivants qui comptent, nom de dieu ! Merci Mamili, à compter de ce soir, je te promets que je vais m'inviter à nouveau à la table des vivants.